

Au débarquer d'Allemagne.

(Extra. de la Nation, 23 sept^{br} 1871)

Serait-il intéressant - nous le croyons - de rendre l'impression immédiate, au risque qu'elle soit passagère, rapportée d'un voyage en un pays voisin, qui s'exalte en une existence conquérante? Nous l'essayons ici, songeant que les meilleurs articles se font comme on rend un soufflet - instantanément.

Le pays traversé, c'est l'Allemagne; l'impression reçue est celle d'une force nationale complète et profonde. Voici une femme vivace, une volonté claire de collectivité, qui, après la conquête étrangère, s'est conquise elle-même, s'est assimilée à sa manière la vie du XIX^e siècle, s'est étudiée et s'est tâtée pour projeter le plus haut et le plus haut possible sa personnalité légitimement envahissante. Cette phase importante - la plus belle peut-être de l'histoire d'un peuple, le plus central de l'Europe, vient à son heure.

Pour plusieurs, quand ils ont confessé que l'Allemagne est une nation militaire où commandait un cerveau énorme, Bismarck, et où manœuvrait un grand bras intelligent, de Moltke, il semble qu'ils se soient acquittés de toute la dette de justice exigible à leurs sympathies françaises. Et pourtant, il faut plus. La légende doit finir, parce qu'elle est fautive, qui nous représente l'au delà du Rhin comme un pays pauvre, exécuté, condamné à d'inévitables ruines prochaines. Les statisticiens ont beau faire ployer leurs échelles de chiffres sur d'autres chiffres et conclure à la débâcle, établir que l'empire est un gigantesque arbre creux tout en écorce, prédire la date du craquement - rien de tout cela n'apparaît, et cela n'est pas. Les apparences ne trompent qu'à tel point; la vie telle qu'elle grouille là-bas, intense, ne se pourrait simuler, la prospérité ne réussirait point à s'imposer aussi sincère, si elle ne sortait comme une voix, de l'évidence et de la réalité même des faits.

Ce qu'il faut proclamer, c'est que la nation allemande réalise une vie complète de grand peuple, original et personnel, c'est que, malgré l'exécration militarisme, elle se lève féconde, abondante, triomphale; c'est que sa place est large dans le monde, non pas seulement parce qu'elle a des capitaines ni même des savants, mais parce qu'elle a des masses projetées vers le mieux, entreprenantes et fières de leurs conceptions et de leurs ténacités. Chez nous, on se laisse vivre, chez eux

F. S.
XVI
196
M. L.

ou provoque et l'on crée la vie. Rien ne va à van-plein, rien n'est vêtu des crasses de l'habitude, rien n'est passif.

L'idée neuve qu'on puise non pas chez le voisin, mais en soi-même, est proclamée la meilleure et se nationalise facilement. A voir les Rhénans, les Saxons, les Westphaliens à les suivre au dehors, à les étudier s'infiltrant partout, se rendant inévitables et nécessaires, courageux, fiers au travail, probes le plus souvent, infatigables et obstinés, créant la concurrence la lutte, la victoire, on sent qu'ils étalent leurs non seulement pour la supériorité guerrière, mais aussi pour l'entrée au théâtre triomphale dans le domaine des intérêts industriels et économiques - et bientôt artistiques.

Herbesthal, la frontière. Aussitôt, un centre d'animation spéciale. La gare? Construite sur un plan nouveau, avec escaliers souterrains, avec trinkhall à chaque quai, avec couloirs remplis d'indications précises et nombreuses.

Ceux qui s'ont connue jadis, si mesquine, qu'on n'osait y faire descendre les voyageurs et que les douaniers venaient eux-mêmes visiter les malles dans les compartiments, ne peuvent croire à une aussi totale transformation.

Seulement, le voyage fait, ils admettent que toute l'Allemagne s'est transformée comme la petite gare d'Herbesthal.

Les chemins de fer, les transports, les routes obtiennent tous les soins là bas. Au Bahnhof on a fait une maison de récréation et de distraction. Les salles d'attente sont des salons décorés abondamment où, sur des tables proprement nappées, se servent les bières et les viandes nationales. Va à la gare non pas seulement le voyageur, mais aussi le flâneur. Il s'y rend en famille. D'où joie, animation, brouhaha autour des départs et des arrivées, et comme un plaisir à se songer, un jour, le partant et l'arrivant, en des gares semblables, disséminées en toute l'Allemagne. Et les routes sont sûres, et les trains arrivent à l'heure, et les accidents sont rarissimes, et les wagons sont aménagés comme nulle part, et les tickets sont à la portée de toutes les bourses, et après les troisièmes il y a des quatrièmes. La patrie étant large et chacun la devant connaître, des billets circulaires à prix réduits se débitent nombreux. On ne voit que cela, aussi bien sur les petites lignes que sur les grandes. Des sous de cloche tintent les signaux, à peine l'exécration et

du Debarquement Allemagne
Herbesthal 1891

Au débarquement d'Allemagne (suite)

délicieux coup de sifflet s'entend-il. Au retour, voyager en Allemagne est une fête, et jusqu'aux petites stations, tout en fleurs et en tounelles et en vignes vierges, le criant à l'express qui passe.

Quant aux trains de marchandises, jamais, fût-ce en Angleterre, nous n'en avons croisé et aussi longs, ni d'aussi chargés.

On arrive dans les villes. Reserrées jadis dans leurs contre-escarpes, elles ont pris un tel élan qu'aujourd'hui leurs remparts, s'ils s'élevaient encore, occuperaient le milieu de la cité. Rues nouvelles, quartiers neufs, squares avec leur traditionnel exercier en statue, tramways, omnibus, promenades partent des gares, s'entre-croisent, se prolongent, s'enclentent en boulevards, vont au fleuve, reviennent. Certes, les architectures s'empanachent-elles. Mais à Lübeck, mais à Brême, mais à Hanovre naît ou plutôt reprend un style, gothique d'origine, moderne de tendance, qui, généralisé pourrait renouveler le goût et remplacer les constructions de bedaines et de coffres - forts riches, que l'on voit surgir, malheureusement, un peu partout.

L'après midi, les jardins zoologiques, le panopticon, les expositions au plein air, sont peuplés de visiteurs; le soir, les grandes brasseries, féeriques de lumière électrique, sonores d'orchestres, enfeuillagées et décorées, tout en panneaux peints, en verrières et en buffets montés, comme des pâtisseries énormes de bois et de miroirs, regorgent. Les trottoirs et les pavés brillent. Les places, ornées d'énormes globes blancs, pareils à des œufs d'anté-diluvien autrichiens, s'étendent - et les façades des maisons, comme effrayées et pâles de clarté, font surgir à l'esprit l'illusion d'une ville polaire. Des nappes blanches s'étalent dont les passants multipliés et vaguants semblent les monches affairés. La vie grouille. Les tramways se succèdent: trois, quatre, cinq, se suivent. A Hambourg, ils roulent jusque deux heures de la nuit. Les postes, les Bourses, les sièges d'administration, les églises qu'on restaure et surtout les musées, sont, dans la cité, le centre de l'animation répandue.

La Bourse, toujours ouverte, peuplée latéralement de minuscules bureaux, est décorée de fresques. La tendance à introduire l'art partout, de l'introduire aux palais des

travail, comme ceux du moyen-âge aux maisons de leur croyance, s'y jettent. La gare et la Bourse, sont devenues des expressions de foi de Allemands nouveaux. Proximité avec elles, les postes, largement aménagées, divisées en deux parts d'après la distribution ou la réception des lettres, de mandats et de envois, bien aérées, bien tenues, remplies d'employés en uniformes et propres, les musées, tout en marbres, tout à la glorification de maîtres, sont comme de sanctuaires où l'art ouvre les tabernacles. Ils répondent aux besoins moraux qui, dans le monde moderne, deviendront de plus en plus esthétiques, de religieux qu'ils étaient jadis.

Ainsi toute ville allemande est un centre de vie complète, répondant aussi bien à l'activité pratique qu'à la quantité de rêve nécessaire à l'épanouissement entier d'une collectivité ou d'une fraction de race. Pour l'instant cette activité est énorme. Elle grouille, elle s'impose. Tout de surface est comme remuée: les usines se créent, l'art allemand envahit l'Europe, le commerce continental du Nord se masse aux entrepôts de Hambourg. Le sol est revêché, l'industrie s'épanouit partout, non pas mesurée et comme parcimonieuse d'elle-même, mais large, à pleine chauffe, formidablement. Brême et Hambourg s'illimitent en importance d'année en année.

Le port d'Anvers, certes, prospère, mais son marché en avant est celle des chevaux de fiacre, si on la compare au mors aux dents d'Hambourg. En cette ville, une de plus belles d'Allemagne, l'activité tourne à la fièvre, le bruit des affaires meugle comme à Londres; les transactions, de même qu'à Francfort, s'y ressemblent énormes, l'Elbe y est peuplée de transatlantiques couchés là comme des monstres et qui, dans la brume, ensimôtent le soir de naufragements paillardes. A voir toute l'Allemagne, se tourner, mains ballants vers son empereur, on réfléchit que c'est précisément sa fièvre, son agitation, son aller sans cesse en avant qu'elle reconnaît en lui. Il incarne, comme rarement prince ne l'a fait, l'idée régnaute et dominante de la patrie, il écoute sonner l'heure allemande, aussi bien au beffroi de Strasbourg qu'à la Bourse de Francfort, il est celui qui se sent jeune, vaillant, entreprenant, confiant; il a le front dans l'avenir. Et cela seul explique sa popularité plus forte que celle des plus populaires,

Au débarquement d'Allemagne (2^e suite)

par exemple Bismarck.

Et maintenant, qui s'interroge sur les raisons de la prospérité germanique ne doit pas s'arrêter simplement à la victoire ni à la rançon payée aux vainqueurs. Le secret de cette soudaine richesse est expliqué par la nouvelle forme politique adoptée en 1871, lors de la proclamation de l'empire, qui, unissant toutes les forces éparses des duchés, des principautés, des villes libres et des royaumes, a centralisé, a canalisé, a décapité la force en l'unifiant.

À cette heure, ceux de Hambourg, ceux du Brunswick, ceux du Hanovre, ceux de la Saxe se sentent grands, de minuscules qu'ils étaient. Ils ont confiance, ils sont fiers parce qu'ils sont empire, parce qu'ils se sentent protégés par des forces énormes, parce qu'ils sont aidés dans les grandes choses qu'ils osent concevoir, parce que leur commerce, leur industrie, leurs rêves peuvent être ceux que tous les grands peuples osent faire et font, l'unité se faisant pendant la virilité, et la jeunesse encore de la nation devant fatalement amener cette incontestable victoire. Mais à quand l'art?

(Le Nation, 1891)